



**HAL**  
open science

**“ Sur les modes d’existence des réseaux urbains – À propos de ”Paris Ville Invisible” (Bruno Latour et Emilie Hermant, Paris: Les Empêcheurs de tourner en rond / Le Seuil, 2009) ”**

Charles Ramond

► **To cite this version:**

Charles Ramond. “ Sur les modes d’existence des réseaux urbains – À propos de ”Paris Ville Invisible” (Bruno Latour et Emilie Hermant, Paris: Les Empêcheurs de tourner en rond / Le Seuil, 2009) ”. Les philosophes et leurs cités, Université de Sfax, Département de philosophie / UR Phénoménologie et Interdisciplinarité, LR Philab / Université de Tunis, Bachir BAAZAOUI, Oct 2019, Sfax, Tunisie. halshs-04190670

**HAL Id: halshs-04190670**

**<https://shs.hal.science/halshs-04190670>**

Submitted on 23 Sep 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Colloque *Les philosophes et leurs cités*, Sfax, 23-26 octobre 2019.

« Sur les modes d'existence des réseaux urbains – À propos de *Paris Ville Invisible* (Bruno LATOUR et Emilie HERMANT, Paris : Les Empêcheurs de tourner en rond / Le Seuil, 2009) »

Par Charles RAMOND,  
Université Paris 8 Vincennes Saint-Denis,  
Département de Philosophie / EA 4008 LLCP.

*Paris ville invisible* est un ouvrage très attachant par son caractère libre, humoristique, vivant, sympathique, original ; également aussi par ses dimensions et sa mise en page tout à fait unique, qui en font un objet-livre quasiment artistique, mais surtout dans lequel la question du « voir » est sans cesse présente : que voit-on quand on regarde une ville ? Peut-on « voir » une ville ? S'agit-il d'un objet que l'on puisse « voir » ? Mais en quel sens du mot « voir » ? Telles sont les questions qui motivent l'ouvrage et que je voudrais brièvement évoquer devant vous. Au-delà de ces questions et de la question de « voir une ville », il s'agit pour Bruno Latour, et j'essaierai d'en donner quelque idée dans le présent exposé, d'esquisser quelques-uns des thèmes les plus originaux de sa philosophie.

Le livre est divisé en trois « séquences » intitulées « cheminer », « dimensionner » et « distribuer », chacune de ces séquences étant elle-même divisée en « figures ». Il s'agissait visiblement, pour Bruno Latour, de donner une dimension plus mouvante et plus vivante aux subdivisions habituelles du plan en « parties » et en « chapitres ». L'auteur s'intéresse d'abord au « panorama » qui se trouve en haut du magasin de la Samaritaine, et constate immédiatement que ce panorama déjà ancien ne correspond plus à ce que le visiteur a sous les yeux lorsqu'il regarde Paris aujourd'hui : « la légende ne colle plus aux images ». L'idée

générale est que les panoramas ne sont pas, pour Latour, une bonne façon de « voir » une ville. Ou plus exactement, et c'est là tout le sens du livre, ils ne sont pas une « meilleure » façon de voir une ville, un meilleur point de vue sur une ville, que bien d'autres points de vue plus petits, plus particuliers, plus détaillés. En réalité, opposer un point de vue « général et panoptique » à un point de vue opposé, qui serait « particulier et myope », serait encore une erreur aux yeux de Latour, dont tout le but, dans l'ouvrage, est précisément de nous délivrer de l'illusion qu'il existe des points de vue larges et englobants qui s'opposeraient à des points de vues étroits et locaux. Tout son effort intellectuel et stylistique, dans le livre, va être au contraire de nous montrer que cette « échelle des points de vue » est illusoire, et qu'un point de vue général ne se comprend que d'un point de vue particulier, et inversement, sans qu'on puisse étager ni hiérarchiser ces points de vue en un élargissement progressif, comme serait celui d'un « zoom » progressif (comme dans *Google Earth*) ou d'un emboîtement de « poupées russes ».

Il s'agira de substituer à cet ensemble de notions inappropriées, selon Latour, un ensemble de notions plus pertinentes à ses yeux, à savoir les notions de « réseau », ou de « traces ». Paris n'est qu'un exemple choisi affectivement parce que c'est la ville dans laquelle vit et travaille Bruno Latour, et aussi parce que c'est une ville particulièrement photographiée, filmée, dont nous avons énormément d'images. On ne verra donc pas une ville en regardant des « images » de cette ville, quelle qu'en soit l'échelle, la définition, la beauté, mais en suivant pas à pas des traces et des réseaux qui n'ont aucune supériorité les uns sur les autres, ni de taille, ni de profondeur, ni de hauteur, ni de globalité, ni de transcendance.

Latour va ainsi parcourir plusieurs exemples de ces réseaux qui constituent la réalité d'une ville. Dans chacun de ces exemples, la « vue », ce que l'on « voit », les « images » qu'on peut prendre de la ville, seront toujours infériorisés, dévalorisés, par rapport à la prise en compte de réseaux invisibles et bien plus obscurs. Le livre aurait pu s'intituler, par opposition explicite à Platon, « éloge de la caverne ». La thèse de Latour (thèse bien évidemment paradoxale, provoquante, et souvent drôle, mais sérieuse au fond) est que Platon nous a donné un bien mauvais conseil en nous incitant à « sortir de la caverne » pour aller enfin, les yeux inondés d'un mortel et jouissif flux lumineux, « voir » la réalité solaire et éblouissante que nous n'apercevions pas. Pour Latour, on voit bien mieux la réalité lorsqu'on reste dans la caverne, car on en voit l'essentiel, c'est-à-dire les traces, marques, ombres et réseaux.<sup>1</sup>

---

<sup>1</sup> *Paris ville invisible*, p. 58 : « Par les fenêtres entrouvertes, on peut voir, de chacune de ces salles de commande, ce que chacun verrait s'il était limité à sa seule perspective : une

Par exemple, la personne chargée du planning des cours dans une grande école (l'École des Mines où enseignait alors Bruno Latour, boulevard Saint-Michel à Paris) domine toute la réalité, tous les déplacements réels dans cette école : quels bureaux sont disponibles, quelles salles de cours sont ouvertes ou fermées, occupées ou libres. Sans elle, la réalité deviendrait un chaos. Et pourtant, physiquement, cette personne chargée du planning ne regarde jamais par la fenêtre. Elle ne regarde jamais l'École, les murs, la lumière du soleil dehors. Elle ne regarde que son planning, ses horaires : des feuilles et un ordinateur. Elle appartient à cette grande institution, elle en est une partie, elle est plus petite que l'École dans son ensemble ; et d'un autre côté elle est plus grande que toute l'École, elle la domine, elle la tient entièrement sur sa feuille de papier. Si elle perd cette feuille, l'École cesse de fonctionner. Latour met ici en évidence la structuration de toute la réalité en réseaux ou en traces, et la réciprocité possible entre le contenant et le contenu, qui défie toute logique spatiale ou visuelle. La responsable du planning est à la fois plus petite et plus grande que l'École. À vrai dire les mots « plus petit » et « plus grand » perdent ici toute pertinence et tout sens, de même que le terme « voir » : du bureau de la responsable du planning, on ne « voit » rien et on « voit » tout...

Latour propose un autre exemple, qui va dans le même sens. Il nous emmène dans les bureaux où, à la mairie de Paris, on trace les rues, et où l'on fabrique les plaques qui indiquent le nom des rues (c'est Boulevard Morland, dans le 4<sup>ème</sup> arrondissement). Ce service est situé « dans » un immeuble qui est lui-même « dans » Paris ; il est donc un contenu dans un contenant. Et pourtant, il n'y aurait pas de rues dans Paris, et tout le monde se perdrait complètement, si ce bureau n'existait pas, avec tous ses plans, toutes ses armoires et toutes ses archives. Comme dit Latour : « Voici l'invisible Paris, sa forme exacte : des armoires alignées dans des couloirs, marquées de noms de quartiers. [...] Les rues commencent, comme la plupart des choses de la Ville Lumière, Boulevard Morland, dans un dossier, dans un formulaire, sur un plan » (p. 33). Un proverbe français dit : « avec des si, on pourrait mettre Paris dans une bouteille », ce qui signifie qu'il est toujours facile de faire des hypothèses, mais que la réalité est plus résistante. Si Paris n'est certes pas « dans une bouteille », Latour pense tout de même que Paris est d'abord « dans » des dossiers, « dans » des bureaux, « dans » des tiroirs, sur des feuilles de papier ou sur des écrans d'ordinateur, tous bien plus petits que lui mais qui pourtant le contiennent et en sont la réalité.

---

échappée sur les jardins ou sur les toits, très peu de choses en vérité ; autant revenir vers les écrans phosphorescents, redescendre dans la Caverne. »

Chacun d'entre nous entretient d'ailleurs avec ses « papiers » (on désigne par là, d'abord, les « papiers d'identité ») cette étrange relation de supériorité et de subordination simultanées, de domination et de soumission simultanées, d'antériorité et de postériorité simultanées. Tout voyageur le sait : lorsqu'on lui demande « ses papiers », il a l'étrange sentiment de ne plus très bien savoir si ses papiers sont une attestation de sa réalité, ou sa réalité elle-même. Le policier, à la douane, regarde surtout votre passeport... C'est à peine s'il jette un œil sur vous. Lequel des deux (de vous et de vos papiers) est le plus « réel » ? Toujours, estime Latour, la réalité, lorsqu'on y fait correctement attention, se compose de traces qui se relient à d'autres traces. Votre passeport ne se relie pas seulement à vous, et même pas principalement. Il se relie à d'autres « papiers » : fiches d'état civil, extraits de naissance, authenticité de la signature des témoins le jour de votre mariage, confiance faite aux documents de la clinique où vous êtes né, etc., etc. Jamais ne se présente dans cette chaîne l'image de la réalité, encore moins la réalité elle-même, seulement des points en réseaux qu'il faut suivre l'un après l'autre, sans que jamais l'on puisse établir entre eux des hiérarchies de grandeur ou des topologies de contenance ou d'inhérence.

C'est la raison pour laquelle, selon Latour, nous devons également renoncer à la notion illusoire de « référence », de même qu'à la dualité imaginaire des « mots » et des « choses ». Les difficultés conceptuelles liées à la notion de référence (accord d'un « mot » avec une « chose » ou avec la « réalité ») ne viennent que de notre indifférence (coupable selon Latour) à l'infinité des traces qui s'enchaînent les unes aux autres, sans jamais déboucher d'un seul coup sur la réalité. On pourrait faire une comparaison avec le parallélisme des attributs chez Spinoza, ou avec les ordres pascaliens, ou encore avec la galerie-labyrinthe qui fait la fin de *La voix et le phénomène* chez Derrida<sup>2</sup> : ces philosophes, comme

---

<sup>2</sup>Jacques Derrida, *La voix et le phénomène* (Paris : PUF, 1967), dernières lignes (p. 116-117) : « Nous ne savons donc plus si ce qui s'est toujours présenté comme re-présentation dérivée et modifiée de la simple présentation, comme « supplément », « signe », « écriture », « trace », n'« est » pas, en un sens nécessairement mais nouvellement an-historique, plus « vieux » que la présence et que le système de la vérité, plus « vieux » que l'histoire. Plus « vieux » que le sens et les sens : que l'intuition donatrice originaire, que la perception actuelle et pleine de la « chose même », que le voir, l'entendre, le toucher, avant même qu'on distingue entre leur littéralité « sensible » et leur mise en scène métaphorique dans toute l'histoire de la philosophie. [...] »

Tout a sans doute commencé ainsi : « Un nom prononcé devant nous nous fait penser à la galerie de Dresde... Nous errons à travers les salles... Un tableau de Téniers... représente une galerie de tableaux... Les tableaux de cette galerie représentent à leur tour des tableaux, qui de leur côté feraient voir des inscriptions qu'on peut déchiffrer, etc. ».

Rien n'a sans doute précédé cette situation. Rien assurément ne la suspendra. [...] Du plein jour de la présence, hors de la galerie, aucune perception ne nous est donnée ni

Latour lui-même, nous mettent en garde contre la tentation ou le fantasme ultime du saut vers la « réalité », de l'arrachement au réseau des traces sans lequel, pourtant elle n'est rien, ou n'est pas.

Latour appelle « Double-Clic » ce personnage qui pense atteindre la réalité directement, en un double-clic, en oubliant tout ce qu'il y a d'étapes et d'intermédiaires dans un simple « double-clic » (si l'on ose dire), de la disparition des montagnes de charbon aux États-Unis jusqu'à la médiation des applications les plus sophistiquées, en passant par les *data centers* et leurs doubles circuits de refroidissement fonctionnant nuit et jour et consommant des quantités énormes d'électricité. Ce personnage de « Double-Clic » représente le fantasme religieux ou métaphysique de la présence réelle, présent en chacun d'entre-nous. Il apparaît dans *Enquête sur les modes d'existence* sous la forme d'un « Mauvais Génie »<sup>3</sup> (p. 103). Le « Malin Génie » ou « Mauvais Génie » est un personnage conceptuel tellement lié à Descartes qu'il sera légitime de reconnaître dans le nom de ce « Double-Clic » celui à peine dissimulé de « Des-Cartes » (D-C, Des-Cartes, Double-Clic), philosophe de l'immédiateté, de l'évidence, de la disparition des intermédiaires, et fondateur de cette « modernité » qui a servi de repoussoir à Bruno Latour du début à la fin de son œuvre.

Il s'avère ainsi impossible, pour qui veut « voir Paris », de prendre de la « hauteur » ou du « recul ». Paris est « invisible » lorsqu'on cherche un « point de vue », mais ne devient visible (telle est la thèse de Latour) lorsqu'on « circule » dans les innombrables réseaux superposés qui le constituent. Latour reprend donc à son compte, avec humour, la célèbre phrase des policiers parisiens, lorsqu'il y a un accident : « Circulez, y'a rien à voir » (p. 52)... En effet, l'idée de Latour est qu'on ne verra rien tant qu'on ne circulera pas. Le policier municipal

---

assurément promise. La galerie est le labyrinthe qui comprend en lui ses issues. [...] Et contrairement à ce que la phénoménologie – qui est toujours phénoménologie de la perception – a tenté de nous faire croire, contrairement à ce que notre désir ne peut pas ne pas être tenté de croire, la chose même se dérobe toujours. »

<sup>3</sup>Bruno Latour, *Enquête sur les modes d'existence*, Paris : La Découverte, 2012, p. 103 : « C'est à ce moment précis que s'introduit cette sorte de Mauvais Génie qui attend pour intervenir que les chaînes de références soient déployées et stabilisées. Ce diable, nous allons l'appeler, par allusion aux souris d'ordinateur, DOUBLE CLIC (et le noter [DC]). À partir d'une expérience parfaitement exacte – la référence permet l'accès –, ce Mauvais Génie va vous susurrer à l'oreille qu'il serait bien préférable de bénéficier d'un accès gratuit indiscutable et immédiat à de l'information pure et *sans transformation*. Or, si, par malheur, cet idéal de totale gratuité servait d'étalon pour juger du vrai et du faux, alors *tout deviendrait mensonger, y compris les sciences*. » Double-Clic sera cependant l'objet d'une « réhabilitation » (ou d'une « définition plus charitable ») aux p. 276-277, où il se voit désigné comme le « Malin Génie des Modernes ».

parisien, le gardien de la paix, mais aussi le langage ordinaire, sont ici décrits en philosophes latouriens, en philosophes des réseaux, des traces, de la circulation de la référence. Le visible « ne réside jamais ni dans une image isolée, ni dans quelque chose d'extérieur aux images, mais dans un montage d'images, un cheminement à travers des vues différentes, un parcours, une mise en forme, une mise en relation » (p. 53).

Paris est ainsi composé de « filaments » ou de « réseaux » de « même dimension ». Latour ne veut pas dire par là « de même taille », mais de « même dimension » au sens géométrique : ce sont tous des points, ou tous des lignes, ou tous des surfaces, ou tous des volumes. Mais on ne peut pas montrer que certains réseaux seraient des points, tandis que d'autres seraient des lignes (dimension 1), d'autres des surfaces (dimension 2), d'autres des volumes (dimension 3). L'immanence généralisée qui caractérise la philosophie des réseaux (celle de Latour) le conduit à refuser le modèle des poupées russes (c'est-à-dire le modèle de l'emboîtement ou du zoom ou de l'échelle variable) pour lui préférer un modèle strictement « à plat » de la réalité (Deleuze aurait peut-être parlé ici de « plans d'immanence »).

C'est l'occasion pour Latour de présenter sans doute l'exemple le plus frappant de sa topologie paradoxale de la ville de Paris. Il évoque en effet, aux pages 62 et suivantes du livre, les bureaux de la bibliothèque d'astrophysique du CNRS, boulevard Arago, et la Responsable de la base de données SIMBAD (*Set of Identification, Measurements and Bibliography for Astronomical Data*). Dans cette base, dans ce bureau, on recense tous les objets célestes (des millions) qui ont parfois des noms différents selon les articles scientifiques, mais qui doivent correspondre au fond à la nomenclature officielle de l'Union Astronomique Internationale. Si bizarre que cela puisse paraître, l'existence de certaines étoiles, planètes ou galaxie dépend de ce petit bureau du boulevard Arago... Latour cite une des documentalistes : « il faut faire attention », explique-t-elle, « à ne pas regrouper trop vite les synonymes, car ensuite on a un mal fou pour les re-distinguer, on ne sait plus lequel est lequel ! Nous, nous ne sommes pas astronomes, mais documentalistes, on n'a pas le droit de faire disparaître des objets célestes ! » (p. 62). Extraordinaire déclaration, mais pleine de vérité : un objet céleste qui cesserait de figurer dans la liste tenue à jour par ces documentalistes du bureau de la bibliothèque d'astrophysique du CNRS, boulevard Arago à Paris, plongerait dans le néant aussi sûrement qu'un livre de la Bibliothèque Nationale de France qui ne serait plus dans le catalogue. On voit sur cet exemple comment un petit bureau de Paris peut s'avérer plus grand que le Ciel tout entier... Ces remarques valent également pour la mesure du temps, qui dépend de conventions sans cesse renouvelées, de colloques scientifiques,

d'archives, etc., tout autant que la mesure de l'espace dépend d'un mètre en platine jalousement protégé et conservé à Paris, comme si, encore une fois, des choses aussi immenses que le temps et l'espace dépendaient de quelques archives et de quelques objets bien conservés dans un petit endroit de cette ville particulière.

D'une manière quelque peu derridienne, Latour parvient ainsi à une réflexion sur la notion de « cadre » : il y a autant de « cadres » dans une ville que de « capteurs » choisis pour faire surgir ces cadres ; et tout élément encadreur peut se trouver à son tour encadré. Latour illustre ce propos par une délicieuse scène qu'il surprend et que sa complice / co-auteurice photographie, dans le Café de Flore, à Saint-Germain-des-Prés. Un couple d'amoureux est en train de prendre un café. La jeune femme a des gestes particulièrement gracieux. Un couple de touristes américains les photographie discrètement : tellement français, tellement parisien, tellement Saint-Germain-des-Prés, tellement « l'amour toujours »... Les touristes américains pensent être le cadre de cette scène, qu'ils « cadrent » avec leur appareil photo. Mais Latour nous invite à voir les choses sous l'angle inverse : pour la jeune fille en train de charmer son vis-à-vis, son ami, les touristes américains du Flore font partie du décor habituel. La table où elle prend un café avec son amoureux est pour elle le cadre principal, les deux touristes n'en sont qu'un des éléments. Chacun des groupes considère ainsi l'autre comme un élément du cadre qu'il constitue lui-même. La notion de cadre perd ici (comme ailleurs) toute pertinence objective. Paris, pas plus qu'aucune autre ville, ne peut ainsi être considérée, estime Latour, comme le « cadre » d'interactions qui se dérouleraient en elle. Paris est tantôt encadrante, tantôt encadrée, comme toute chose. « Nous nous apercevons alors », écrit-il (p. 72), « qu'il n'y a pas plus d'Élément que d'Ensemble. [...] La figure du social devient bizarre ; elle ignore aussi bien la société que l'individu, le local que le global. Chaque partie est aussi grande que le tout, lequel est aussi petit que n'importe quelle partie ».

Toutes ces thèses sont illustrées et amplifiées dans le livre *Paris ville invisible* par des analyses sur les multiples réseaux hétérogènes dont se compose une ville comme Paris : réseaux de l'eau, des égouts, de l'électricité, des métros, des trains, réseau des caméras qui observent les rues et sont centralisées sur des murs d'écrans à la Préfecture de police, réseaux d'ondes circulant dans tous les sens (GPS, téléphones portables, ondes radio, télévision numérique terrestre)...

Latour en profite pour dénoncer deux illusions symétriques : toute ville, pense-t-il, et Paris tout particulièrement, se prête en effet, du fait de ces réseaux omniprésents, mais impossibles à totaliser en une vision synoptique générale et

divine, toute ville, donc, se prête aussi bien à la prolifération des « mégalomaniaques » qu'à celle des « paranoïaques » (p. 80) : « les uns se croyant capables de tout voir et de tout dominer ; les autres s'imaginant que les premiers peuvent les voir à tout instant et les dominer totalement ». Pour Latour, il ne peut s'agir là que de deux « folies », dans la mesure précisément où (c'est toute sa thèse), la totalisation des réseaux est impossible, et n'est donc pas autant à craindre qu'on se plaît parfois à le croire.

L'ouvrage s'achève par une réflexion sur certains « habitants » de Paris, à savoir sur ce « mobilier urbain », sur ces aménagements innombrables qui sculptent, dessinent, mais aussi constituent une ville : poteaux, feux de signalisation, panneaux, traits de peinture sur les rues, bancs, etc. La thèse générale, développée par Latour dans d'autres ouvrages, est que les habitants humains d'une ville, les citoyens, ne forment pas une catégorie clairement distincte des objets présents dans la ville. Il n'y a pas d'un côté des sujets, de l'autre des objets, car la plupart des objets que nous rencontrons dans les villes sont des objets à forte dimension subjective ou morale, si l'on peut s'exprimer ainsi. Certains nous donnent des ordres, ou expriment des interdictions, certains nous guident, d'autres nous rassurent, d'autres encore nous barrent ou nous ouvrent le passage, etc. Devant ces objets, le piéton de Paris n'est jamais le même. Il change sans cesse d'identité et de compétences (p. 101) : « Devant l'automate de banque, je me comporte comme un être générique doté seulement d'un code individuel ; pressé contre une barrière de contrôle, je suis une force mécanique pesant contre une autre force mécanique ; devant un feu tricolore, je deviens un lecteur de signes, capable de comprendre un interdit ; en injuriant un automobiliste chauffard, je me transforme en citoyen moral indigné. [...] D'une seconde à l'autre, des régimes d'action différents se relaient pour me faire passer d'une compétence à une autre compétence. Je ne suis ni aux commandes ni sans commandes ». Il s'agit là de ce que Latour appelle ailleurs être « légèrement dépassé », expression par laquelle, notamment dans *Enquête sur les modes d'existence* et autres ouvrages, il a donné sa solution aux questions de la croyance, de l'origine, et de l'opposition qu'il estime fictive entre objectivité et subjectivité.<sup>4</sup>

---

<sup>4</sup> Voir par exemple Bruno Latour, *Sur le culte moderne des dieux faitiches*, Paris : Synthélabo, 1996, p. 129-132 : « Oui, les modernes doivent rendre un culte explicite aux dieux faitiches, aux médiations, aux passes, puisqu'ils n'ont jamais eu la maîtrise de ce qu'ils font, et que c'est très bien ainsi. L'image de la marionnette vient à point pourvu que l'on interroge un peu le marionnettiste. Il vous dira, comme tout le monde, comme tout créateur et manipulateur, que ses marionnettes lui dictent son comportement, qu'elles le font agir, qu'elles s'expriment à travers lui [...]. Il avouera sans fard qu'il est *légèrement dépassé* [Souligné CR] par ce qu'il contrôle. Mais supposons maintenant qu'un marionnettiste de deuxième rang vienne

Les passants, ainsi, ne sont pas plus totalisables dans les rues de Paris que ne le sont ces rues elles-mêmes, ou tous les réseaux qui constituent la ville, c'est-à-dire un monde humain, voire le monde humain par excellence. Comme dit Latour dans une ultime image tirée de notre quotidien le plus commun, la vérité est non pas que nous serions « sans chaînes » (c'est-à-dire libres), non pas non plus que nous serions entièrement pris dans les réseaux comme dans des chaînes à la manière de Gulliver à Lilliput (c'est-à-dire esclaves), mais que nous nous « abonnons à des chaînes différentes » (p. 137), si bien que le vocabulaire des réseaux peut devenir une métaphore de la réalité en général. Résolution du vieux problème de la liberté : nous nous abonnons à des chaînes différentes... Et selon Latour, il n'y a rien entre ces réseaux, entre ces câbles, entre ces chaînes, il n'y a rien qui pourrait venir effectuer une totalisation ou offrir un point de vue panoptique sur Paris, sur une ville ou sur quoi que ce soit, il n'y a rien entre les mailles du filet.

---

---

manipuler notre artiste. On ne manquera pas de candidats : le texte, la langue, l'esprit du temps, l'*habitus*, la société, les paradigmes, les épistémês, les styles, n'importe quel agent fera l'affaire pour tenir notre marionnettiste comme il tient ses marionnettes. Mais justement, ces agents, aussi puissants que vous les ferez, seront dépassés par le marionnettiste comme il l'est par ses marionnettes. Vous ne ferez jamais mieux ; vous ne le tiendrez jamais plus serré. Au lieu d'une chaîne causale qui transmettrait une force, qui actualiserait un potentiel, qui réaliserait une possibilité, vous n'obtiendrez jamais que des successions de légers dépassements. Oui, des *événements*, autre nom du faitiche et du culte qui leur est dû. / Mais remontons toute la chaîne ; supposons un tireur de ficelles enfin maître, enfin créateur, un être tout puissant, un Dieu à l'ancienne, omniscient, omnipotent. Cela ne changerait rien. Il n'en pourrait pas davantage. Créature parmi les créatures, il serait lui aussi *légèrement* dépassé par ce qu'il fait [...]. Derrière toute la pompe et les œuvres de l'antifétichisme se cache une théologie de la création, et très pitoyable, très impie. Nous imaginons un Dieu créateur qui ne serait pas dépassé par ce qu'il fait et qui maîtriserait ses créatures ! Même quand nous nions son existence –surtout lorsque nous la nions–, c'est pourtant ce modèle d'action que nous voudrions usurper pour l'homme. Le constructivisme social est le créationnisme du pauvre. »